

nous ; nous allons dans nos temples pour y insulter le Dieu du calvaire qui y est caché sous les saintes espèces, par notre luxe extravagant, par notre tenue si peu respectueuse, etc. Oui, nous sommes coupables, grandement coupables, et nous ne tarderons pas d'en recevoir le juste châtement, si nous nous hâtons de nous amender. Et aurons-nous sujet de nous plaindre? . . .

Ainsi, il est donc démontré que nos plaintes, dans les circonstances actuelles, ne sont, pour la plupart, ni fondées sur la vérité, injustes et peu chrétiennes. Il ne nous reste donc plus qu'à les faire cesser, à attendre avec reconnaissance la récolte plus ou moins abondante que Dieu voudra bien nous accorder, et prendre la résolution d'en faire un bon et saint usage.

Passons maintenant à une autre plainte qui nous paraît plus juste et mieux fondée. Les pauvres, depuis quelques années, envahissent nos campagnes. Il y en a de tout âge et de toute qualité. On a même la douleur de voir les enfants de 7, 8, 10 ans mendier de porte en porte leur pain. Nous disons que nous avons la douleur de voir des enfants mendier, parce qu'une triste expérience ne nous a déjà que trop démontré que ces enfants font l'apprentissage de tous les vices ; ils deviennent presque toujours voleurs, menteurs, grossiers et fainéants.

On en voit aussi qui, jeunes encore et fortement constitués, portent toutes les marques d'une santé florissante.

La pauvreté n'est pas un vice, tant s'en faut. Mendier son pain n'est pas une faute, et quelquefois c'est une nécessité bien pénible et bien méritoire. Nous ne sommes pas contre les pauvres, au contraire, nous les aimons comme des frères, des membres de Jésus-Christ. Mais, il faut bien le dire, la pauvreté est une honte, une dégradation, quand elle est la suite de la paresse, de la fainéantise et du désordre ; et voilà malheureusement ce qui arrive assez souvent de nos jours, et pour nous en convaincre, allons consulter les cultivateurs, ils nous en apprendront de belles, sur le compte de certains mendiants. Un respectable cultivateur nous disait, il y a quelques jours : " Monsieur, pendant l'hiver il me faut nourrir plusieurs familles de nos environs, elles sont toujours à nous répéter qu'elles manquent de tout. Je ne peux entendre ces plaintes répétées sans que mon cœur s'attendrisse, et alors je donne ; ma femme donne de son côté, etc. Il y a pourtant dans ces familles des hommes forts, de grands enfants pleins de santé, qui chantent du matin au soir, etc. Eh ! bien, croiriez-vous que pendant ma récolte de foin, dans un des jours où le mauvais temps qui menaçait me faisait doubler mon travail, je n'ai pu avoir un de ces misérables ; et par là, ils ont été cause qu'une quantité considérable a beaucoup souffert du mauvais temps, n'ayant pu l'engranger à temps." Combien d'autres font les mêmes plaintes, et avec raison.

Voici un fait dont nous avons été témoin : Deux hommes de quarante à quarante-cinq ans se présentent un jour devant le directeur de l'Ecole d'agriculture et devant nous ; malgré leur apparence de force et de

santé, ils demandent l'aumône, prétextant qu'ils ont chacun une nombreuse famille à nourrir et qu'ils ne peuvent trouver d'ouvrage nulle part. Ils s'étendent même sur la honte qu'ils éprouvent à aller ainsi de porte en porte, et ils protestent qu'il n'y a que la grande nécessité qui peut les contraindre à agir ainsi. M. le directeur de l'Ecole leur réplique : " Mais de l'ouvrage j'en ai tant et plus à faire faire, et je ne peux trouver d'hommes ; voulez-vous vous engager, vous commencerez votre temps dès demain matin." — " Oui, oui, répondirent-ils aussitôt, soyez sûr que vous nous rendez un grand service. On convint du prix et le lendemain à cinq heures, ils devaient être dans le champ pour charrier de la pierre. Ils eurent même la précaution de prendre un copieux souper au Collège, comme avance. Le lendemain, vers huit heures, M. le Directeur se rend au champ, dans l'espoir de trouver déjà beaucoup d'ouvrage de fait ; mais qu'elle n'est pas sa surprise, personne à l'œuvre ! Nos deux fainéants-menteurs n'avaient feint d'accepter de l'ouvrage que pour pouvoir voler un souper ! Et pendant qu'ils auraient dû gagner leur pain à la sueur de leur front, ils aimaient mieux le demander de porte en porte, répétant partout leurs mensonges, jouant le rôle d'hypocrites, et disant à leurs semblables : " On gagne beaucoup plus à quêter qu'à travailler, et on fatigue moins." Oui, quand on n'a pas de cœur.

Sans doute qu'il faut donner aux bons pauvres, leur donner suivant ses moyens ; mais quant à ces misérables qui jouent le rôle de pauvres et qui ne sont que paresseux, il faut les traiter en véritables voleurs et les repousser. En effet, ne volent-ils pas la part qu'on leur donne, aux pauvres honnêtes. — On ne doit leur donner que dans la grande nécessité, ce sera un moyen de les forcer au travail et de gagner honnêtement leur pain.

CORRESPONDANCE.

Apiculture.

(Suite.)

DESCRIPTION DE LA RUCHE DE LA FERMIERE CANADIENNE.

" L'objet que j'ai eu en vue en construisant la ruche dont je donne ici la description, est de procurer aux agriculteurs une ruche très économique, d'un maniement facile, et qui néanmoins possède tous les avantages importants des ruches plus compliquées et plus coûteuses. Ma ruche consiste d'abord en un plateau d'une planche de cinq quarts de pouce d'épaisseur, ayant 28 pouces de long sur 18 pouces de large. Deux traverses de bois de cèdre de deux pouces carrés, sont clouées à chacun des bouts de ce plateau et servent à l'élever de terre. Une ouverture est pratiquée au milieu du plateau afin de donner une ventilation dans les jours de chaleur. Cette ouverture est recouverte d'une toile métallique et d'une planchette en coulis, qui permet de fermer l'ouverture complètement ou de l'ouvrir plus ou moins de manière à régulariser la ventilation.

" L'avantage de ce ventilateur est d'empêcher le ramollissement de la cire et la chute des gâteaux, dans les jours de grandes chaleurs, surtout lorsque le soleil donne ses rayons sur